

DÉCEMBRE 1963

Exposition Par
J. D. Rey.

III^e Biennale de Paris et manifestations annexes.

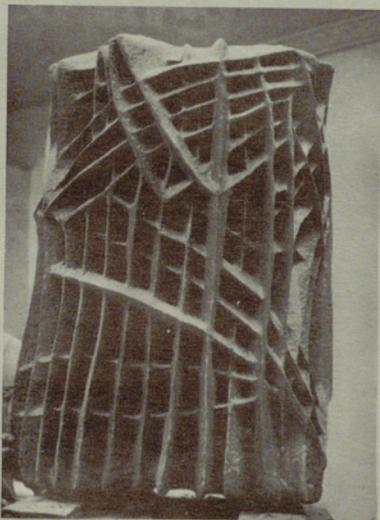
Que la Biennale de Paris se soit imposée, à l'instant de sa création, comme une nécessité, nul ne songera à le contester. Il s'agissait de maintenir un rôle que Paris n'a cessé de jouer depuis le début du siècle : celui d'un creuset où s'élaborent les expériences les plus diverses, celui d'un lieu de rencontre des courants majeurs. Mais il faut bien avouer que cette III^e Biennale, qui vient de fermer ses

d'une haute tenue puisque les statuts de cette association veulent que la Biennale suivante assure une rétrospective de l'œuvre qui fut précédemment distinguée et couronnée. Mais l'esprit qui préside à ce type de manifestation semble vicié, dans le cas de cette III^e Biennale, par deux lois dont l'une est impérieuse et l'autre dangereuse. La première de ces lois veut que la limite d'âge des participants soit de trente-cinq ans. Ce qui pourrait être une garantie de fraîcheur et de nouveauté se révèle, le plus souvent, le signe d'une imitation des courants en vogue, d'une soumission aux modes sans que les tempéraments véritablement neufs aient eu le temps de se dégager, ce qui est du reste regrettable. L'autre loi, pour n'être point inscrite au règlement, est plus grave. C'est le goût qu'ont les organisateurs d'à peu près tous les pays présents pour cette même vogue et ces mêmes modes. On a l'impression que commissaires et critiques sont incapables du moindre recul et qu'à leur faculté de jugement s'est substitué l'engouement ou la crainte d'être en retard d'un bateau.

En parcourant les trois étages du Musée d'Art Moderne, l'impression dominante était non point celle d'un cri — comme le titrait tel journal en caractères énormes — mais d'une presque totale absence de violence. Du Japon à l'Angleterre, pour choisir les œuvres qui se voulaient les plus résolument scandaleuses, on avait plus une impression de sénilité et d'infantilisme que de puissance et d'explosion et, surtout — à quelques exceptions près —, d'une uniformité lassante, d'un académisme étendu à l'univers. Laissons l'Angleterre à sa crise de croissance, à son fétichisme de chambrée militaire, aux sensibleries de son Pop'Art, et retenons, ici ou là, ce qui sortait un peu des sentiers battus : les trois terres cuites de L. Fischer (Allemagne), les sculptures végétales de Ki-Won-Tchae (Corée), les peintures de Zvi Tolkovsky (Israël), une promesse dans la toile de Rashid Choudhury (Pakistan) s'il parvient à s'affranchir du décoratif, les toiles de Consuegra (Cuba), les pictogrammes de José Gamarra (Uruguay), les compositions de Pilaram (Iran), les personnages à la Goya de Segui (Argentine) malheureusement gâtés parfois par l'inclusion d'éléments non picturaux, les toiles de Khemraj (Indes). Et soulignons les qualités de la section gravure, avec J. Peschard (France), Masurovsky (américain vivant en France), Antonio Leite (Portugal).

Tout le reste avait une allure de carnage sans conviction, d'un jeu sans vigueur ni férocité. Ce qu'il importe de savoir maintenant, c'est ce qui naîtra de ces cendres attiédies.

Parallèlement à la Biennale, un certain nombre de galeries ont organisé des expositions soit dans l'optique des travaux d'équipes, soit consacrées



Sklavos. L'infini.

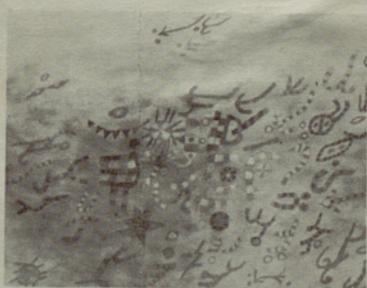


Théo Gerber. Pays oubliés.

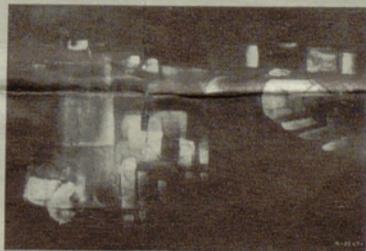
portes, aura davantage marqué ses limites et représenté un échec que révélé des noms dignes d'un long regard. Disons, avant toute autre chose, que la dernière Biennale, en mettant en lumière les qualités de sculpteur d'un Sklavos, se trouvait par cela même justifiée. Ce qui nous a valu cette année une salle de sculptures



Hugo Consuegra. Vivre en péril.



José Gamarra. Peinture.



Midelti. Interférences.



Pilaram. Composition.